

À tire-d'aile au fil du temps

À Catherine Laurent, en souvenir de notre aérienne
promenade du 31 mai 2000 à bord du Pa-19 F-BOER

L'image

Le lieu

La photographie a été prise d'avion le 13 ou 14 juin 1989 par Gilles Leroux (fig. 1), archéologue à l'Institut national de recherches archéologiques préventives, lors de sa campagne annuelle de prospection aérienne¹. Aux commandes, un jeune pilote, Didier Pain, pour qui ce genre de mission fournissait l'occasion d'effectuer de nombreuses heures de vol avant de postuler pour intégrer les rangs d'une compagnie aérienne. Tel Jean Gabin dans *La Bête humaine*, Gilles s'est extrait de la machine, buste et tête émergeant de la carlingue : bien calé pour ne pas faire vibrer l'appareil photo, un reflex 24 x 36 mm, il a visé à l'infini avec une ouverture de f/5,6 au 1/500^e de seconde en centrant son cliché sur le site archéologique du Chemin qu'il avait découvert un ou deux jours auparavant. L'avion évoluait alors à environ 500 m d'altitude et à peu près 1 km à l'ouest du village du Chemin en Livré-la-Touche (Mayenne, arrondissement de Château-Gontier, canton de Craon).

À dire vrai, l'image ne jouit pas totalement d'un caractère inédit car elle servit, dans un format 6 x 9 cm, à illustrer le recto du carton d'invitation de l'exposition *Le passé vu du ciel. Les révélations archéologiques de la sécheresse de 1989 en Haute-Bretagne*, inaugurée le vendredi 11 mai 1990 au Triangle à Rennes. L'original est une diapositive issue d'un film Kodachrome de 200 ASA, détail qui, à l'heure du tout numérique, suffit à indiquer son ancienneté.

¹ Cette communication n'aurait pas été la même sans l'aide précieuse de Mesdames Yolande Georget, secrétaire de mairie de Livré-la-Touche, et Laurence Coriton, archiviste d'*Ouest-France*. Je remercie chaleureusement mes camarades météorologues à Saint-Jacques-de-la-Lande, Laurent Geisert et Philippe Zatorsky, ainsi que mes confrères aviateurs, Guy Grangeré, Gilles Kermarc, Michel Lerussé, Claude Pannetier et Christian Péchereau, de m'avoir éclairé sur la généalogie des vrais Piper grâce à leurs témoignages et à leurs archives. Enfin, j'assure Maurice Gautier, Gilles Leroux et Jean-Claude Meuret, avec lesquels je vole depuis quasiment un quart de siècle, de ma fraternelle amitié.



Figure 1 – Livré-la-Touche (Mayenne), Le Chemin, 13 ou 14 juin 1989 (cl. Gilles Leroux, pilote Didier Pain)

L'image

Plusieurs niveaux successifs s'étagent du premier plan vers le fond, d'ouest en est, tout d'abord des prairies pas encore totalement desséchées formant un camaïeu de verts, traversées en diagonale par deux haies. La route départementale D 227, traversant l'image à mi-hauteur, mène de Saint-Poix (vers la gauche) à Livré-la-Touche (vers la droite). Derrière elle, plusieurs parcelles jaunes contenant de l'orge et du blé mûrissant et bordées par une haie bien préservée montrent de curieuses traces sombres. Le village du Chemin (à gauche) en est séparé par un champ de maïs récemment remembré, zébré de traces claires. Plus au fond, un réseau de haies délimitant des parcelles cultivées essentiellement en céréales bute sur la route départementale D 142, ici quasi parallèle à la précédente, qui mène de Méral (vers la gauche) à Livré. Encore plus vers l'orient, le même type de paysage se poursuit sous les ombres de cumulus dits «de beau temps», jusqu'à la ligne d'horizon rendue bleutée par la perspective atmosphérique. À la courbe de l'angle inférieur droit, constituée par un chemin vicinal menant du village des Bodinières à la D 227 et longeant un rideau de peuplier marquant le cours de la Mée, répond à l'angle supérieur gauche la courbe de l'ensemble formé par le capot rouge de l'avion et le grisé de son hélice en rotation.

L'avion

Le grand ancêtre Taylor *Chummy*, «Copain» (1926) enfanta le Taylor E-2 *Cub*, «Ourson» (1931-1936), qui donna à son tour naissance au Taylor J-2, puis au Piper J-2 (J comme l'initiale de son nouveau créateur, l'ingénieur Walter Corey Jamouneau),

enfin au Piper J-3 construit par la société de William Piper à partir de 1937 et jusqu'en 1952, un avion de légende dont les diverses variétés se sont vendues, record mondial, à environ 40 000 exemplaires. Durant la Seconde Guerre mondiale, *Grasshopper*, «Sauterelle», fut son nom, L-4 (L pour «liaison») son prénom ; ses descendants abandonnèrent en 1948 le J initial pour le «Pa» de «Piper Aircraft». Dans ces distinctions sibyllines autant que byzantines pour le profane, l'Aéro-Club d'Ille-et-Vilaine (ACIV), fondé en 1932 et devenu l'Aéro-Club de Rennes et Ille-et-Vilaine en 1996, joua sa partition en «civilisant» un avion de l'Aviation légère de l'Armée de Terre. Voici comment advinrent les choses. La loi *Lend-Lease*, «prêt bail», votée par le Congrès des États-Unis le 11 mars 1941 afin d'aider militairement les alliés des États-Unis durant la Seconde Guerre mondiale, s'appliqua également, mais avec de nouveaux protagonistes, pendant la Guerre froide. Bénéficiaire de cette aide plus ou moins désintéressée, l'Aviation légère de l'Armée de Terre (ALAT) utilisa des L-18-C, les Pa-18-95 de Piper, notamment pour ses besoins opérationnels durant les «événements d'Algérie» ; certains d'entre eux furent ultérieurement stockés sur l'aérodrome de Saint-Jacques jusqu'à leur funeste anéantissement par une tempête dans la journée du 11 mars 1963. Dix épaves de ces appareils furent alors acquises en février 1965 par l'ACIV auprès des Domaines pour 23 818,76 F, frais de douane inclus, lors de débats houleux suivis de démissions en cascade au sein de son conseil d'administration. Après des années de travail, le club en tira matière à reconstruire, en les modifiant quelque peu, quatre avions nouvellement et officiellement dénommés Pa-19. Parmi ces phénix rennais, le L-18-C commandé par l'*US Air Force* en 1951 et construit en 1952 (*Military Serial* 51-15416, *Piper Serial Number* 18-1416), devint en décembre 1968, après avoir failli s'appeler F-BREF (heureuse époque où l'on pouvait choisir son immatriculation !), le F-BRIK, Fox-Trott Bravo Roméo India Kilo, dont le vol inaugural eut lieu le 3 février 1970. La brave bestiole, qui faillit être vendue à maintes reprises car jugée obsolète pour l'écologie dès 1972, poursuivit une carrière paisible quoiqu'émaillée de divers incidents plus ou moins graves, en particulier d'atterrissages dans des champs peu destinés à cet effet : après ceux du 28 mai 1982 près de Tonnerre (Yonne) et du 23 mai 1987 près de Loyat (Morbihan), celui du 20 août 1995 à proximité de Gaël (Ille-et-Vilaine) lui fut fatal. Acquis par une association spécialisée dans les engins opérant lors du Débarquement, son épave semble destinée à imiter un J 3 : la boucle est bouclée, *sic transit gloria mundi*² !

La dernière livrée du F-BRIK le montrait en rouge carmin, orange vif et blanc ; le centre de son hélice s'adornait du Capitole de Washington et de la devise *Powerful as the Nation* : bigre ! La «Sainte-Hélice» semble sur l'image partiellement figée

² Archives de l'Aéro-Club de Rennes et d'Ille-et-Vilaine (ACRIV) ; *Ouest-France*, éd. Ille-et-Vilaine, n° 5713, 12 mars 1963, p. 7-8, n° 5714, 13 mars 1963, p. 7 ; FESTOC, Michel, HOCHET, Daniel, *Histoire d'un aérodrome et de son aéroclub, Rennes Saint-Jacques, ACRIV*, Cesson-Sévigné, 1997, p. 94-95 ; ABEL, Alan, ABEL, Drina Welch, MATT, Paul, *Piper's Golden Age*, Brawley, 2001 ; PEPPERELL, Roger W., *Piper Aircraft*, Tornbridge, 2^e éd., 2006, p. 179, 185-186.

en raison de la vitesse de prise de vue : tournant à 2 100 tours par minute, elle effectue en 1/500^e de seconde une rotation angulaire d'environ 25° : il est bien connu que c'est un « gros ventilateur qui sert à rafraîchir le pilote ; la preuve, quand elle s'arrête, le pilote a vite très chaud » ! Le terme « Sainte-Hélice » fut probablement forgé par l'académicien Jacques Babinet (1794-1872), membre de la Société d'encouragement pour la locomotion aérienne au moyen d'appareils plus lourds que l'air, aimable institution fondée le 6 juillet 1863 par Guillaume Joseph Gabriel de La Landelle (1812-1886), inventeur la même année du mot « aviation », Félix Tournachon, alias Nadar (1820-1910) et Gustave de Ponton d'Amécourt (1825-1888), numismate spécialiste de la période mérovingienne et théoricien de l'hélicoptère : comme quoi archéologie et aéronautique font bon ménage depuis longtemps.

Notre *Cub*, un brin cabochard, ne possédait que le strict minimum d'instrumentation, à savoir le manche à balai, une boussole et surtout la bille sacrée (variante : la sacrée bille), permettant théoriquement de gracieux et équilibrés virages : l'un des axiomes les plus souvent serinés aux débutants, j'en demande bien pardon aux chastes oreilles, est « la bille, bordel ! ». Idéal pour la photographie, à cause de ses ailes hautes, de son autonomie supérieure à 7 heures avec les réservoirs emplis au maximum (« la seule fois où vous aurez trop d'essence dans l'avion, c'est quand il sera en feu ! ») et de sa toute relative célérité, le Pa-19 obéit à un proverbe qui paraît forgé pour lui : « moins on y touche, mieux ça vole ». La gent aéronautique, volontiers machiste, prétend que « c'est comme avec les femmes, il faut y aller avec douceur et fermeté » ; mais puis-je rajouter, d'une part qu'un peu de tendresse ne nuit pas dans ce monde de brutes, et d'autre part que le mot *avion*, en gallo, est du genre féminin ?...

Le Chemin

L'environnement naturel

La géologie du secteur se compose de schistes précambriens altérés en limons relativement fertiles, favorables à la céréaliculture plutôt qu'aux prairies. Le village du Chemin est implanté sur un plateau culminant à 73 m d'altitude et dominant le confluent de la Mée, affluent de la rive droite de l'Oudon, et de son tributaire de la rive gauche, le ruisseau de la Hapelière, invisible sur l'image, car trop étroit et trop encaissé derrière les champs contenant les indices archéologiques ; à leur confluence, l'altitude des rivières avoisine 50 m.

Les enclos et leur parcellaire associé (fig. 2)

Les traces sombres visibles au centre de l'image correspondent à un site archéologique implanté dans une grande parcelle regroupant quatre champs appelés en 1839 *La Bosse*, nom sans autre signification que la topographie reflétant le léger pendage



Figure 2 – Livré-la-Touche, (Mayenne), Le Chemin, 25 juin 2010 (cl. Gilles Leroux, pilote Philippe Guigon)

descendant vers le sud et la Mée³. Deux enclos juxtaposés à peu près orientés sur un axe nord-sud sont délimités par des fossés larges d'environ 4 m et des talus arasés, celui du sud (où une carrière de schiste fut creusée puis rebouchée sans suivi archéologique) mesure dans ses plus grandes dimensions 95 m sur 75 m, celui du nord 90 m sur 50 m ; un petit carré de 15 m de côté, percé en son centre d'une fosse, est jointif à ce premier groupe d'enceintes dont la superficie avoisine 2 hectares. Plus vers le sud, un troisième vaste enclos, délimité par de fins fossés, prolonge l'ensemble précédent et s'inscrit dans un remarquable réseau de fossés dessinant un parcellaire de champs rectangulaires desservis par des chemins. L'accès se faisait, du sud vers le nord, par un porche matérialisé par deux trous de poteaux, puis par un passage large de 4 m ouvert dans l'enclos intermédiaire ; par contre, la communication vers l'enceinte nord demeure incertaine. Enfin, un dernier enclos parfaitement rectangulaire, mesurant 90 m sur 50 m, au sud-ouest de cet ensemble, lui semble discordant et pourrait appartenir à un état postérieur.

Plusieurs tentatives de discriminations typologiques de ce genre d'enclos reconnus en aérien ont été développées : celle de Tristan Arbousse-Bastide ébauchant un « arbre d'analyse morphologique des enclos à double réseau d'enceinte » demeure

³ Cadastre de Livré-la-Touche, section A dite « du Chemin », troisième feuille, parcelles n° 332-335 (levée du 20 novembre au 7 décembre 1839).

très théorique et il paraît difficile d'admettre l'hypothèse d'une évolution formelle des enclos analogue à celle d'un arbre phylétique⁴. Dans le cas particulier du Chemin, les spécialistes armoricains évoquent un habitat avec une succession de cours à dominante curviligne ouvertes sur un axe identique, avec une partie résidentielle, la plus petite (au nord) : selon eux, ces «aménagements trahissent [trahiraient ?] des transformations successives de l'habitat et certainement aussi une durée de vie assez longue de l'établissement⁵».

Nature, fonctions et chronologie des enclos du Chemin

Lors de sa découverte, compte tenu de sa complexité, le site du Chemin reçut la qualification de «petit oppidum⁶», un terme qui s'appliquerait plutôt aujourd'hui à une vaste place forte, un lieu d'échanges économiques ou un centre proto-urbain tel celui en cours de fouille par Elven Le Goff dans le même département, à Moulay. En 1992, Jacques Naveau différenciait les grands enclos, à «structure défensive», du petit enclos carré, «une petite structure à caractère probablement rituel» ; selon lui, les fossés englobant l'ensemble pouvaient être la «trace d'un parcellaire antique⁷». En 1999, l'inventeur décrit le Chemin comme un «vaste ensemble d'enclos emboîtés et accolés, associant des fossés curvilignes et rectilignes» auquel s'associe un «réseau viaire complexe⁸» : la question de sa nature demeurerait alors en suspens. Un site aristocratique analogue à celui fouillé à Paule (Côtes-d'Armor) par Yves Menez semble devoir être écarté car cette microrégion du Craonnais renferme énormément d'enceintes et d'enclos divers, certains plus vastes que ceux du Chemin. Une «ferme indigène» gauloise, terme certes discuté (on lui préfère celui d'établissement agricole), paraît plus plausible compte tenu de la valeur agronomique de ce terroir dévolu à l'élevage, à la culture et à une économie domestique nécessaire à une petite communauté humaine ; le petit enclos carré avait probablement une destination funéraire⁹, sa fosse centrale pouvant recueillir des urnes à incinération.

⁴ ARBOUSSE-BASTIDE, Tristan, *Les structures de l'habitat rural protohistorique dans le sud-ouest de l'Angleterre et le nord-ouest de la France*, *British Archaeological Reports, International Series*, n° 847, 2000, p. 167-225.

⁵ LEROUX, Gilles, GAUTIER, Maurice, MEURET, Jean-Claude, NAAS, Patrick, *Enclos gaulois et gallo-romains en Armorique : de la prospection aérienne à la fouille entre Blavet et Mayenne*, Rennes, Documents archéologiques de l'Ouest, 1999, p. 61, 86, 90.

⁶ LEROUX, Gilles, *Le passé vu du ciel. Les révélations archéologiques de la sécheresse de 1989 en Haute-Bretagne. Le sud-est de l'Armorique*, s. l. [Rennes], 1990, p. 11 ; MEURET, Jean-Claude, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne, des origines au Moyen Âge*, Laval, Société d'Archéologie et d'Histoire de la Mayenne, supplément n° 4, 1993, p. 242-247.

⁷ NAVEAU, Jacques, *La Mayenne*, 53, Paris, *Carte archéologique de la Gaule*, 1992, p. 102-103.

⁸ LEROUX, Gilles, GAUTIER, Maurice, MEURET, Jean-Claude, NAAS, Patrick, *Enclos gaulois et gallo-romains en Armorique...*, *op. cit.*, p. 324-325.

⁹ TANGUY, Pierre, «Sécheresse et archéologie. 800 nouveaux sites découverts», *Ar Men*, n° 24, décembre 1989, p. 37.

Une dernière hypothèse, n'excluant d'ailleurs pas totalement la précédente et n'entrant pas en contradiction avec la gestion de ce territoire par quelque puissant, pourrait éventuellement découler de la richesse géologique particulière de cette zone renfermant en son sein de l'or, qu'il soit alluvionnaire à l'état de pépites dans les rivières, ou plus probablement primaire. En effet, des aurières ont été repérées sur un axe allant de La Selle-Guerchaise à Athée, en passant par Fontaine-Couverte, Ballots et Livré-la-Touche, itinéraire protohistorique baptisé par Jean-Claude Meuret le «chemin des Miaules». Ce terme, qui dériverait de *metalla*, «mines», se rencontre en toponymie, notamment en Livré, à 1 500 m au sud-ouest du Chemin et 800 m à l'est du village de La Vieuville où a été ouverte une aurière longue de 200 m¹⁰. L'exploitation de ces filons aurifères dura probablement entre la fin de l'âge du Fer jusqu'au haut Moyen Âge, voire au-delà. Au début de cet intervalle chronologique appartiennent très certainement les enclos de Livré, arasés à une époque inconnue ; une comparaison semble plausible avec l'enclos de La Glannerie en Athée, fouillé par J.-C. Meuret, qui y a exhumé des vases modelés et estampés des IV^e-III^e siècle av. J.-C., une fibule du III^e siècle av. J.-C., un soc d'araire gaulois, mais également du mobilier gallo-romain¹¹.

Archéologie et histoire de Livré-la-Touche

Protohistoire et Antiquité

Livré semble avoir connu une fréquentation extrêmement ancienne, ainsi qu'en témoigne un biface acheuléen mis au jour au Petit-Val, de plus récentes haches néolithiques ainsi qu'une hache du Bronze ancien trouvée à la Retiverie et une dernière du Bronze final au Bourgneuf¹². Pour l'âge du Fer, la connaissance s'est emballée grâce aux prospections aériennes menées par G. Leroux durant tous les étés de 1989 à 2010. En 1992, la *Carte archéologique de la Gaule* mentionnait déjà vingt sites, découverts d'en haut lors des deux années précédentes ; après la campagne de 2010, ce chiffre s'élève à plusieurs dizaines de sites. L'extrême densité des sites

¹⁰ ANGOT, Alphonse, *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne*, 4 vol., Laval, A. Goupil, 1900-1910, t. I, p. 45 ; GUIGUES, Jean, DEVISMES, Pierre, *La prospection minière à la batée dans le Massif Armoricain. Méthodes, résultats, atlas minéralogique, Mémoires du BRGM*, n° 71, 1969, p. 142-143 ; MEURET, Jean-Claude, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne...*, *op. cit.*, p. 242-247.

¹¹ *Id.*, «Habitats enclos de Haute-Armorique : de l'avion à la fouille», dans Stéphane MARION, Gertrude BLANQUAERT (éd.), *Les installations agricoles de l'âge du Fer en France septentrionale*, Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2000, p. 75-102.

¹² BODARD de LA JACOPÈRE, Diégo, *Chroniques craonnaises*, 2^e éd., Le Mans, Impr. de Monnoyer, 1871, p. 55-56 ; ANGOT, Alphonse, *Dictionnaire historique, topographique et biographique...*, *op. cit.*, t. I, p. 702 ; MEURET, Jean-Claude, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne...*, *op. cit.*, p. 39, 74, 85, 93.

arasés vus d'avion atteint jusqu'à huit occurrences au km², chiffre qui n'est qu'approché dans d'autres régions d'Armorique, ainsi pour le secteur entre Plussulien et Saint-Nicolas-du-Pélem (Côtes-d'Armor), celui au nord de l'étang de Marcellé-Robert (Ille-et-Vilaine), et pour ceux autour de Mohon, Pluméliau et Saint-Brieuc-de-Mauron (Morbihan)¹³. La seule fertilité des sols ne suffit pas à rendre compte du grand nombre d'enclos, dans une région où on a un temps supposé qu'il s'agissait des «répercussions d'une volonté politique de créer un front pionnier à proximité d'une frontière entre cités gauloises¹⁴». L'idée est aujourd'hui abandonnée, bien qu'effectivement la région de Craon ait été située durant l'époque gauloise aux confins de quatre cités, celles des Aulerques au nord-est, celle des Andes au sud-est, celle des Riedones à l'ouest et celle des Namnètes au sud-ouest. Selon J.-C. Meuret, le Craonnais antique dépendait de la *civitas* des Namnètes et constituait un *pagus* centré sur l'agglomération rurale des Provenchères, en Athée, où se voient d'avion plusieurs bâtiments, dont un théâtre, et où existait un temple dédié à Mars Mullo ; ce *vicus* était desservi par un réseau de voies en étoile¹⁵.

Moyen Âge

Deux ou trois sarcophages trapézoïdaux en calcaire coquillier découverts vers 1840 au Chemin, un autre exhumé le 10 janvier 1895 dans le champ appelé le «Bois de la Butte», possible enceinte en terre délimitée par un fossé et dominant le ruisseau de la Hapelière à 200 m au sud-est du village du Chemin, semblent indiquer l'existence durant le haut Moyen Âge de la nécropole d'une communauté villageoise, bien qu'aucun lieu de culte n'y soit cependant signalé¹⁶. D'autres cimetières mérovingiens proches sont également révélés grâce aux remplois d'éléments de sarcophages dans des maçonneries d'églises, ainsi dans le contrefort sud-ouest de l'église paroissiale Saint-Clément de Craon, rebâtie en 1707, et dans l'abside romane de l'église

¹³ NAVEAU, Jacques, *La Mayenne...*, *op. cit.*, p. 101-103 ; LEROUX, Gilles, «Archéologie aérienne dans le bassin oriental de la Vilaine (France)», dans *Actes du colloque international d'archéologie aérienne*, Amiens, 15-18 octobre 1992, *Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 17, 1999, p. 337-349 ; LEROUX, Gilles, GAUTIER, Maurice, MEURET, Jean-Claude, NAAS, Patrick, *Enclos gaulois et gallo-romains en Armorique...*, *op. cit.*, p. 88-90.

¹⁴ LEROUX, Gilles, *Le passé vu du ciel...*, *op. cit.*, p. 14.

¹⁵ DAIN, Philippe, «Les frontières de la cité des Andes», *Annales de Bretagne*, t. LXXV/1, mars 1968, p. 175-201 ; MEURET, Jean-Claude, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne...*, *op. cit.*, p. 194-195, 250-260.

¹⁶ BODARD de LA JACOPIERE, Diégo, *Chroniques craonnaises...*, *op. cit.*, p. 86 ; LE FIZELIER, Jules, MOREAU, E., «Essai sur les sépultures mérovingiennes et les objets de la même époque dans le département de la Mayenne», *Bulletin de la commission historique et archéologique de la Mayenne*, 1^{re} série, t. III, 1882-1883, p. 119 ; *Bulletin de la commission historique et archéologique de la Mayenne*, 2^e série, t. X, 1895, p. v. de la séance du 24 janvier 1895, p. 300-301 ; COLLETER, Rozenn, *Les cimetières mérovingiens en Mayenne (VI^e-VIII^e siècle)*, *La Mayenne : Archéologie, Histoire*, supplément n° 11, 2003, p. 174.

paroissiale Notre-Dame de Livré¹⁷. Les enclos du Chemin perduraient-ils encore au haut Moyen Âge ? Le toponyme, qui attire bien évidemment l'attention, ne semble pas en rapport avec une quelconque voie romaine. Selon G. Leroux, les enclos n'ont pas influencé le tracé de cet itinéraire encore en usage au Moyen Âge central, mentionné entre 1148 et 1170 comme la «*magna via que ducit de Credone ad Guircheiam*» et raccordé à Craon par la construction d'un tronçon partant de Livré et longeant l'Oudon, à la fin du haut Moyen Âge, quand Craon supplanta les Provençères avec l'installation de Saint-Clément¹⁸.

Le Craonnais appartient au *regnum* d'Erispoé après les négociations menées entre le chef breton victorieux du roi franc Charles le Chauve à la bataille de Jengland-Beslé, le 22 août 851. Erispoé obligea de surcroît Lambert à abandonner son comté de Nantes : réfugié à Craon où sa sœur Doda dirigeait l'abbaye Saint-Clément, dépendant alors de Saint-Clément de Nantes, Lambert y construisit un château sur les bords de l'Oudon, «*castrum super ripam Uldonis composuit*», puis fut assassiné par Gauzbert, comte du Mans, le 1^{er} mai 852. Délivré de son encombrant allié, Erispoé donnait aux moines de Redon, le 23 août 852, les deux tiers de la paroisse de Fougeray, lieu du champ de bataille, et se proclamait alors «prince de la province de Bretagne jusqu'au fleuve de Mayenne», «*princeps Britanniae provinciae et usque ad Medanum fluvium*»¹⁹. Les Bretons exercèrent leur domination sur ce secteur au moins jusqu'à la mort d'Alain le Grand, en 907, mais les recompositions politiques provoquées par l'inter règne scandinave firent refluer la frontière bretonne d'une manière qui demeure difficile à suivre au cours du x^e siècle en raison de la carence de sources que les comtes d'Anjou ont pu faire disparaître : comte de Nantes jusqu'en 919, Foulques le Roux fonda la maison d'Anjou en 929 ce qui lui permit d'entamer la restauration de son comté en direction de la Bretagne, plus particulièrement du frontalier et disputé Craonnais²⁰. En dépit de récits légendaires faisant remonter la maison de Craon à un certain André qui aurait vécu en 911, origines réfutées par Gilles Ménage dès 1683, les premiers seigneurs certains de Craon, Garin et Suhard (le Vieux), «*Warini primum, deinde Suhardi, dominorum castri Credonis*», n'apparaissent que lors de la donation à l'abbaye Saint-Aubin d'Angers de l'église Saint-Martin de Vertou sise au Lion-d'Angers, dans une notice rédigée entre le 13 juillet 1006

¹⁷ GUIGON, Philippe, MEURET, Jean-Claude, «La réutilisation de sarcophages dans les églises à l'est de la Bretagne», *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXXIV, 2006, p. 355-405.

¹⁸ MEURET, Jean-Claude, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne...*, *op. cit.*, p. 204.

¹⁹ MERLET, René, *La chronique de Nantes (570 environ-1049)*, Paris, 1896, p. 27-30 ; LOBINEAU, Guy-Alexis, dom, *Histoire de Bretagne, composée sur les titres & les auteurs originaux*, 2 vol., Paris, chez la veuve François Muguet, 1707, t. II, col. 55 ; CHÉDEVILLE, André, GUILLOT, Hubert, *La Bretagne des saints et des rois, v^e-x^e siècle*, Rennes, Éd. Ouest-France 1984, p. 278-285.

²⁰ GUILLOT, Olivier, *Le comte d'Anjou et son entourage au x^e siècle*, 2 vol., Paris, A. et J. Picard, 1972, t. I, p. 132-138 ; CHÉDEVILLE, André, GUILLOT, Hubert, *La Bretagne des saints et des rois...*, *op. cit.*, p. 207-208, 373-374 ; MEURET, Jean-Claude, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne...*, *op. cit.*, p. 386-388.

et le 14 juillet 1028²¹. Un signe tangible des attaches entretenues par le Craonnais avec la Bretagne est la vente de deux domaines sis en Mordelles (Ille-et-Vilaine) par Lisois, fils de Suhard le Vieux, entre 1024 et 1034²². Le procès qui opposa entre 1053 et 1056 les abbayes de Saint-Aubin d'Angers et de la Trinité de Vendôme à propos de la possession de Saint-Clément de Craon montre comment le comte d'Anjou Geoffroy Martel prononça la commise sur l'*honor* de Craon en le confiant à son fidèle Robert le Bourguignon. Cette dispute monastique reposait en réalité sur des non-dits, à savoir l'origine controversée de la seigneurie et sur la possibilité qu'elle passe par alliance matrimoniale aux mains de Robert de Vitré, donc sous la mouvance bretonne, mais également sur le fait que le duc de Bretagne Conan II se soit installé à Craon en 1048, ce que ne pouvait accepter le comte d'Anjou²³.

Le grand nombre de mottes du Craonnais, dont cinq à Livré, s'explique, outre sa fertilité, par le recul récent de la frontière bretonne, et peut-être par l'exploitation de l'or qui se poursuivait en plein Moyen Âge central. Ainsi, lors de la donation à l'abbaye Notre-Dame de La Roë de l'église paroissiale de Livré, effectuée en 1134 par l'évêque d'Angers Ulger (donation confirmée en 1136 par Innocent II), témoignèrent *Hugo de Livreio* et *Goffrid [us] aurifaber*, orfèvre qu'il serait tentant d'imaginer en activité à La Vieuville. La famille de Livré paraît entre les mains de *forestarii*, des forestiers «descendants des ministériaux du fisc carolingien», plus des *domini* que de simples *milites* qui exploitaient la *foresta* de Craon, à cheval sur les territoires de Ballots et de Livré et défrichée à partir de la fin du XI^e siècle et durant le siècle suivant²⁴. Le nom Livré-la-Touche semble apparaître pour la première fois sous cette forme dans le «Procès-verbal de délimitation de la commune de Livré-la-Touche, canton de Craon», rédigé le 1^{er} octobre 1834 afin de composer le cadastre napoléonien relevé en 1839 et 1840 ; en 1869, Diégo Bodard de La Jacopière évoquait soit «Livrè», soit «Livrè-latouche», mais cette forme n'est pas usitée dans les documents officiels anciens, ainsi les registres d'état civil qui existent depuis 1599. Livré (re)gagna son nom complet grâce à une procédure lancée le 16 novembre 2006 par une délibération de son conseil municipal, arguant que le Minitel et les moteurs de recherches sur Internet ignoraient superbement la commune : le décret n° 2008-1021 en date du 3 octobre 2008, signé par le ministère de l'Intérieur, de

²¹ MÉNAGE, Gilles, *Histoire de Sablé. Première partie*, Paris, P. Le Petit, 1683, p. 109-128 ; GUILLOT, Olivier, *Le comte d'Anjou...*, *op. cit.*, t. II, p. 44, C 41.

²² GUILLOT, Hubert, *Les actes des ducs de Bretagne (944-1148)*, dactyl., thèse de doctorat en droit, université de Paris II, 1973, p. 108-115, n° 28.

²³ GUILLOT, Olivier, *Le comte d'Anjou...*, *op. cit.*, t. I, p. 264, 335-338, t. II, p. 107, C 143, 116-119, C 161-161bis ; MEURET, Jean-Claude, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne...*, *op. cit.*, p. 297, 325-326, 394-395.

²⁴ BODARD de LA JACOPIERE, Diégo, *Chroniques craonnaises...*, *op. cit.*, p. 523 ; MEURET, Jean-Claude, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne...*, *op. cit.*, p. 236-239, 360-370, 462-464, 603-604.

l'Outre-Mer et des Collectivités territoriales, a entériné officiellement cette forme²⁵. La Touche, village situé à 1 km au sud-ouest de l'église paroissiale, tire son nom d'un terme rencontré ailleurs des 1022 à Bucy-Saint-Liphard (Loiret) comme *Toscha Rotunda*, et fréquent en Anjou, Maine et Blésois. Particulièrement répandu en Mayenne (91 occurrences) et en Sarthe (96 occurrences), ceci qui ne signifie pas qu'il en soit originaire : en effet, il se rencontre dans une bonne partie de la Gaule et même dans le sud de l'Espagne, ce qui «n'incline pas à y voir un mot pré-indoeuropéen, mais bien plutôt du gaulois ou du latin dont les dérivés s'apparentent à *tosca* ou *tusca*, désignant un bois de petite étendue, un buisson ou un bosquet subsistant d'un défrichement²⁶».

La question du bocage

Les haies, constituées de talus larges d'environ 2 m et encore hauts d'à peu près 1 m, plantées de feuillus, essentiellement des chênes avec quelques châtaigniers (alors en fleurs), dessinent un réseau aux mailles rarement orthogonales, beaucoup plus souvent curvilignes en longeant les cours d'eau ou marquant les courbes de niveau, donc loin d'être aussi ordonné que le paysage en forme d'échiquier vu du haut de la colline par Alice de l'autre côté du miroir²⁷ ! L'âge de ce bocage, demeure, faute de sources documentaires, largement conjectural ; ne dessinant pas de formes particulières, telle une ellipse qui remonterait au Moyen Âge central et n'apparaissant pas en rapport avec un habitat aristocratique, cette vue de Livré ne contribue pas à la datation de ce type de paysage, que l'on s'accorde dans le Massif armoricain à faire durer des XIV^e-XV^e siècles jusqu'au milieu du XX^e siècle²⁸. Destiné principalement à l'élevage bovin, quoique possédant des fonctions annexes, ainsi la fourniture du bois de chauffe, ce bocage a ici été partiellement remembré en 1969, et continue d'ailleurs d'être toujours insidieusement rongé par l'arrachement d'une haie : en ce sens cette image aérienne constitue un témoignage historique.

Remarquons une évidence, «l'anisoclinie», c'est-à-dire la discordance du parcellaire actuel, plus précisément de son état tracé par le cadastre napoléonien,

²⁵ Arch. mun. Livré-la-Touche ; *Journal officiel de la République française*, 5 octobre 2008.

²⁶ MAÎTRE, LÉON, *Dictionnaire topographique du département de la Mayenne, comprenant les noms de lieu anciens et modernes rédigé sous les auspices de la Société de l'industrie de la Mayenne*, Paris, Imprimerie nationale, 1878, p. 192, 305 ; SINDOU, R., «Comptes-rendus», *Revue internationale d'Onomastique*, t. XIII, mars 1961, p. 64-70.

²⁷ LEWIS CARROLL, *Through the looking-glass and what Alice found there*, chap. II, *The Garden of Live Flowers*, London, 1871.

²⁸ ANTOINE, Annie, «D'un espace ouvert à un espace poreux. Bocage et élevage dans la France de l'Ouest du Moyen Âge au début du XIX^e siècle», dans Annie ANTOINE, Dominique MARGUERIE (dir.), *Bocages et sociétés*, actes du colloque organisé à l'université Rennes 2, 29, 30 septembre et 1^{er} octobre 2004, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 185-200.

d'avec celui contemporain des enclos arasés. Bien qu'il s'agisse d'un fait très généralement constaté dans l'ouest de la France, un vaste débat a opposé, à propos de la mobilité paysagère ou au contraire de la permanence des formes, deux disciplines, sinon deux écoles, l'archéologie aérienne et l'archéogéographie. Cette nouvelle querelle des Anciens et des Modernes tend parfois à l'abstraction, avec la systématisation des théories de Gérard Chouquer appelant Paul Klee à la rescousse ; la controverse devient franchement absconse lorsque l'une de ses épigones évoque, pour la vallée de l'Yvel à Maunon, une «auto-organisation des formes qui se fait ici par «transmission», c'est-à-dire à la fois par transformation [...] et par transmission». Bien qu'adepte de salutaires remue-ménages, je ne peux que partager les vues de Patrick Naas se refusant à «imaginer un paysage abstrait²⁹» : à la fois pour le terroir de ce secteur du Porhoët et pour celui de Livré-la-Touche, ni les enclos protohistoriques, ni le parcellaire qui leur est associé, ni les voies qui traversent le secteur, n'ont servi à modeler le bocage dont des lambeaux subsistent vaille que vaille en 2010.

Le bonheur est dans le pré...

L'archéologie aérienne, cette vision fantastique du passé, procure à ses acteurs de vives émotions car la discipline se trouve au confluent de deux aspirations fondamentales, le vol, ce rêve fabuleux que l'humanité a commencé à maîtriser il y a seulement un peu plus d'un siècle, et la connaissance de notre plus lointaine histoire. L'équipage, moderne Asmodée, ce démon biblique aux ailes de chauve-souris qui regardait l'intérieur des maisons en en soulevant les toits, jouit du privilège exceptionnel de pouvoir littéralement *lire* le paysage et de déchiffrer le lent et obstiné travail des communautés humaines.

Lorsque, par conditions météorologiques et climatiques favorables, se pressent les sites archéologiques de toutes époques, qu'alors «[...] toute trouvaille est une joie que décuplent encore le plaisir de la recherche et la fièvre de la découverte³⁰», il serait tentant de répondre, à l'interrogation «Où êtes-vous ?» de la maternelle tour de contrôle, «*Quand* sommes-nous ?», tant le contraste se montre particulièrement saisissant entre nos évolutions à bord d'un avion moderne, fût-ce l'antique *Cub*, et notre voyage temporel à travers des dizaines de siècles...

²⁹ CHOUQUER, Gérard, *L'étude des paysages : essais sur leurs formes et leur histoire*, Paris, Éd. Errance, 2000 ; NAAS, Patrick, «Aménagements agraires et parcellaires gallo-romains en Armorique», dans Annie ANTOINE, Dominique MARGUERIE, *Bocages et sociétés...*, *op. cit.*, 2007, p. 63-80 ; WATTEAUX, Magali, «Le bocage : un paysage agricole surdéterminé pour les archéologues et les médiévistes», dans Annie ANTOINE, Dominique MARGUERIE, *Bocages et sociétés...*, *op. cit.*, p. 121-132.

³⁰ PERGAUD, Louis, *Le roman de Miraut, chien de chasse*, Paris, Mercure de France, 1913, p. 291.

Certes, «La loi d'la pesanteur est dure, mais c'est la loi³¹» ; aussi bien «la seule certitude que l'on ait en aéronautique, c'est celle de redescendre»... Mais demeure dans nos esprits émerveillés le souvenir de la jubilation du vol : plus qu'une simple photographie un peu pâlie, l'humble diapositive de la campagne de Livré-la-Touche, montrant la beauté de la terre des hommes, exhale ainsi la subtile fragrance du bonheur.

Philippe GUIGON
contrôleur-archéologue aérien

³¹ BRASSENS, Georges, *Vénus callipyge*, dans *Les copains d'abord*, 1964.

